LA FEMME

A. M. HENRI BOURASSA, M. P.

*Est-elle mécontente, en ces temps, de son rôle,
Du fameux genre humain la si douce moitié ?
La femme, nul ne veut qu'en son cœur elle immole
A l'homme son esprit, son talent, sans pitié.*

*L'homme, aujourd'hui, la veut ceinte d'une auréole
Où le plus grand respect s'unisse à l'amitié,
Libre des grands soucis, et par la belle idole
L'homme, digne en cela, s'en trouverait châtié ?*

*Que veut la femme, donc, quand partout elle trône :
En public, au salon, au foyer, son castel ?
Il est vrai que l'épine est à toute couronne*

*Et—ce n'est pas à nous d'en blâmer la Nature—
C'e n'est—sans joyeux mots—rien que pour la parure
Que la femme est admise à monter à l'autel.*

J.-H. MALO.

Montréal, 22 mai 1899.

EN VOITURE

Il y avait quelques semaines déjà que j'étais installée à N..., petite ville admirablement dotée, qui pourrait être un Eden, sans la mauvaise volonté de ses habitants dont chaque famille, se croyant vraiment trop supérieure à sa voisine, ferme la voie à toute sympathie. Il en résulte, pour l'étranger surtout, un ennui inévitable, au bout d'un certain temps, quand, satisfaite d'avoir exclusivement admiré les beautés naturelles de l'endroit, l'âme commence à ressentir le besoin d'un peu d'amitié.

Celui qui se voit obligé d'orienter seul ses affections parmi tant de groupes séparés dont chacun a la prétention d'être "la société" se trouve souvent embarrassé et doit inévitablement se résigner à un isolement complet. S'il tente de concilier ces dignités circonspectes, allant de l'une à l'autre, faisant à chacune une part de ses sourires et de ses attentions : vite il est tenu pour suspect et traité comme espion ; si, au contraire, il fait dire de lui qu'il s'est laissé accaparer par les A. ou les B., c'en est fait : il est rejeté de tous les autres.

Donc, je m'ennuyais à N... C'était mon droit ! Je crois même que j'aurais déserté après m'être suffisamment emplis les yeux de tout ce dont je voulais garder le souvenir, sans les lettres encourageantes et pleines de cette douceur communicative que m'adressaient souvent de bons et sages amis.

Mais hier, ma précieuse confidente "Nini" m'avait écrit : "Je vais te voir, j'arrive demain soir. J'emporte des amis de T... une charge de baisers pour toi : sois là par les cueillir à ma descente du train avant qu'ils aient été gâtés par l'atmosphère de N... qui, tu m'as dit, est empoisonnée par les miasmes de l'ennui."

Et, le lendemain, une heure trop tôt, j'attendais à la gare le moment de me jeter dans les bras de "Nini" et de prendre sur ses lèvres le précieux dépôt...

Il faisait beau rêver toute la nuit sous le regard des étoiles qui semblaient cligner leur œil pétillant quand je levais la tête pour les contempler. Enfin, il était huit heures et quart :—l'heure convenue—mais rien n'annonçait encore la venue d'une locomotive.—Il ne faudrait plus que cela qu'un train arrivât exactement quand vous vous morfondiez dans l'attente.

Tout à coup, remarquant qu'il n'y avait qu'une voiture de louage sur la place réservée aux véhicules, la prudence me glissa un conseil à l'oreille. M'approchant du cocher, que je connaissais—il m'avait déjà conduite—je lui dis :

—Gardez-moi votre voiture : j'attends le train et, à quelque heure qu'il arrive, je retiens vos services.

L'automédon s'inclina très bas et je ne m'occupai plus de lui, jusqu'à ce que une heure trois quarts plus tard, je le visse revenir, l'air un peu en peine.

—Mademoiselle, me dit-il en arrivant à moi, il y a une personne qui voudrait bien que je la conduise. C'est un étranger qui ne connaît pas du tout les lieux ;

il est fort en peine de faire son chemin à cette heure tardive, dans l'obscurité, et il veut vous prier de lui laisser partager votre voiture.

—Emmener un homme que je ne connais pas dans ma voiture, à dix heures du soir ? Je regrette infiniment l'embarras de cet étranger ; mais je ne puis lui offrir que mes sympathies.

A part la difficulté de la situation, j'étais d'autant moins disposée à toute conciliation que mon amie Nini, m'ayant fait faire inutilement pied de grue, n'était pas venue, selon sa promesse. J'étais de fort mauvaise humeur et ce n'était pas sur un ton aimable, certes, que j'avais débité cette désinvitation à l'indiscret que je voyais de loin, posté tout près du landau également convoité par trois autres voyageurs. Craignant quelque trahison de la part du propriétaire et redoutant d'être par une corruption peu galante, frustrée de mon droit de "première prenante," je m'approchai vivement.

Mais oh ! quelle surprise ; dans cet importun dont tout bas, je qualifiais l'insistance, je reconnus Henri D..., un ami des beaux jours dont le souvenir, parfois, s'égarait encore dans ma pensée. Un malentendu et mon orgueil nous séparèrent, jadis, dès le premier chapitre d'un doux roman.

En le retrouvant ainsi fortuitement, cette page courte, illustrée du fiel de l'heure des adieux et de mes tardifs regrets, se déroula en un instant devant mon imagination.

Il était tourné vers la lumière me regardant venir, tandis que moi, arrivant en sens inverse, je devais avoir le visage dans une complète obscurité. Je résolus à l'instant de profiter de cette circonstance : relevant le haut collet de ma mante de voyage—précaution qu'autorisait la fraîcheur de la nuit—je passai devant lui pour entrer dans la voiture et, une fois "postée," me tenant dans l'ombre :

Vous pouvez monter, monsieur ; je vous le permets. Ah ! Henri, est toujours fort gracieux ! Avec quels termes il sut excuser son insistance en s'asseyant dans le fond de la voiture, auprès de celle que, un jour, il jurait de reconnaître partout entre mille.

Mais la mémoire d'un homme subit, sans doute, les variations de son cœur. Celui-ci ne devina pas le mystère de ce collet levé jusqu'aux yeux, ni le secret du silence obstiné de celle qui l'avait hardiment accepté pour compagnon de route.

Ma curiosité était à la torture : je brûlais de savoir ce que pouvait bien venir faire à N..., où je ne lui connaissais pas d'amis, Henri D..., superbement établi à ..., et que, de plus, je savais fort peu voyageur. Ne pouvant le questionner, mon imagination s'agitait dans une chasse sans succès qui m'exaspérait encore.

Il avait posé la main sur le haut de la portière fermée et, chaque fois que nous traversions le circuit lumineux d'une lampe électrique, je voyais briller à son doigt cette petite bague, formée de trois anneaux enlacés, que tant de fois au temps jadis j'avais en vain essayé de reconstruire.

Nous allions rapidement : quelques minutes plus tard, le cocher arrêta son cheval à la porte de l'hôtel fashionable de la ville, et mon compagnon descendit, après m'avoir de nouveau débité un petit discours dans lequel je compris vaguement les mots : bonté, reconnaissance, maintes fois répétés. Ayant mis pied à terre, il s'inclina encore en balbutiant un dernier : "merci."

Cette fois, je tenais ma vengeance et, au moment où la voiture s'éloignait, mais à ce moment-là seulement, je répliquai :

—Je suis charmée vraiment d'avoir pu vous rendre ce léger service, M. D...

En continuant ma course vers le couvent où je pensionnais, je revoyais, en esprit, le geste de surprise qu'avait eu Henri, et je jouissais de l'embarras où le plongeait ce fait d'avoir entendu son nom prononcé par une inconnue.

L'AMOUR DE JEANNE

A ma blonde sœur.

C'était un soir d'octobre.

Le soleil, pâle et triste comme l'automne, venait de cacher ses blancs rayons dans les rides d'un ciel rose, et la petite brise qui détache les dernières feuilles, jetait dans l'air les notes plaintives de la ballade du soir.

A sa fenêtre, où gisaient encore les débris des fleurs fanées, Jeanne, la couturière, regardait au ciel les nuages qui passaient. Rêveuse, elle laissait tomber son aiguille pour regarder un peu là-haut.

Dans un ciel bleu turquoise, un grand nuage blanc, étendant sa draperie, semblait une mousseline soyeuse, tissée par les anges. La touffe des cirrus enchâssait les étoiles comme dans un coffret de chiffon et de tulle. Plus loin, là où le soleil venait de disparaître, les larges stratus bordaient de leurs remplis roses les frontières de l'horizon. Et, tout autour de la lune, une dentelle de nuage entrelaçait sa guipure avec les feux chatoyants de l'astre des nuits.

L'horloge, qui sonnait ses huit heures, vint tirer Jeanne de sa rêverie ; dans quelques instants, Madame X... devait attendre sa toilette, et, courageuse, Jeanne reprit son travail.

—Oh ! pensa-t-elle, qu'ils paraissent heureux les riches ! Qu'elles paraissent heureuses, ces femmes que l'on flatte et que l'on admire, parce qu'elles sont belles, sans chercher si, sous ces yeux qui captivent il est une âme noble et grande, si sous cette beauté qui enchante il est un cœur capable d'aimer et de se dévouer ! Oh ! oui, qu'ils paraissent heureux ! Mais que le monde cache de déceptions et de sanglots, et que de larmes et de regrets voilés sous les fleurs et les dentelles !

Jeanne avait dix-huit ans ; et à dix-huit ans quand on aime, on est heureux. Jeanne, qui aimait Roger, que Roger aimait, aurait été heureuse si Pierre ne l'eût point connue, ne l'eût point aimée !

Il y avait deux ans ; c'était par un beau matin du mois de mai. A la petite chapelle, Jeanne priait au pied de la Vierge. A travers les verrières de l'église, le soleil lançait ses rayons jusqu'au pied de l'autel où priait Jeanne, et sa blonde chevelure semblait une mantille d'or jetée sur les épaules de la jeune fille. Ses grands yeux noirs étaient fixes, comme dans le ravissement de l'extase, et quand Pierre passa près d'elle, il la contempla longtemps—peut-être, pensa-t-elle, aux anges !—mais Jeanne, qui priait avec toute l'ardeur de sa jeune âme de seize ans, ne s'aperçut point que Pierre passait près d'elle, et surtout, ne soupçonna point que ses grands yeux noirs, sa longue chevelure d'or avaient frappé le jeune homme et jeté sur son cœur les premiers éléments qu'elle déplorait aujourd'hui. Parfois, il faut si peu pour qu'un cœur se donne ; mais bien plus souvent, le cœur que l'on cherche se dérobe à notre étreinte, malgré notre dévouement, malgré notre amour !

Depuis le jour où Pierre avait vu Jeanne, il l'aimait ; mais toute son affection, toute son amitié était restée sans succès, sans retour. Il l'aimait parce qu'elle était belle, parce qu'elle était blonde, parce que ses grands yeux noirs étaient si doux, si tristes.

Et qu'importait à Jeanne l'amitié superficielle de Pierre, si elle était fière de Roger, de Roger qui l'aimait de toute son âme, parce qu'elle le voulait heureux, et que pour son bonheur, elle aurait sacrifié toutes les joies de sa vie, tous les rêves de son âme ?

Pierre et Roger travaillaient à la même usine, et aux heures de loisir, quand Pierre rencontrait Roger, il le regardait toujours d'un œil menaçant, comme le ravisseur de ses joies et de ses espérances.

Jeanne venait de fixer les derniers nœuds de ruban, les dernières touffes de dentelle sur la toilette de Mme X... et, hâtive, elle partait, relevant sous son chapeau ses longues tresses blondes.

Au ciel, les étoiles brillaient encore, et la lune glissait toujours ses rayons, comme à travers les mailles d'une fine dentelle. Sur la terre, c'était le calme, la sérénité d'un beau soir d'automne.

Aimée Patrie